



femme a vu l'essentiel: le mouvement et la couleur. Le reste, c'est du placotage», s'étonne-t-elle encore.

La conception des verrières a aussi permis à Marcelle Ferron de rapprocher l'art de l'industrie. Avec cet art monumental, l'artiste devenait un maillon dans la chaîne de montage et de construction, une spécialiste de l'aspect artistique, simplement. Elle devait travailler en équipe. Tout le monde prenait part à l'oeuvre. Les ingénieurs et les architectes concevaient. L'artiste définissait les formes et les couleurs des pièces à y intégrer. Les coupeurs de verre coupaient. En s'associant avec les travailleurs-ses d'une usine de verre de Saint-Hyacinthe, sans qui elle ne pouvait réaliser les immenses panneaux transparents du métro Champ-de-Mars, l'artiste a créé une véritable petite révolution à la fin des années 60. Les employés-es de Superseal l'ont aidée à peaufiner

une technique qui n'était pas au point. Elle a de son côté appuyé ces travailleurs-ses dans leurs luttes syndicales, même si la grève retardait son propre travail et l'empêchait de respecter les délais de remise de ses panneaux.

Le voyage inverse, de la rue au musée, est moins accepté, encore aujourd'hui. Marcelle Ferron ne se gêne toujours pas pour remettre l'establishment culturel et philanthropique à sa place. Il y a quelques années, l'artiste a tenté un rapprochement entre les grands musées et des artistes amateurs-es du quartier Pointe-St-Charles-St-Henri. Ces artistes réalisaient des toiles et des dessins, un art dit «naïf», sans prétention. Les directeurs-rices de musée ne lui ont même pas accordé une petite salle pour exposer ces oeuvres, rapporte-t-elle: «Les grandes institutions se ferment à l'art du peuple: on oublie l'art des gens d'ici et les